ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

3 | 2002

**Le facteur culturel dans la traduction des textes
pragmatiques**

Presse et traduction

L'exemple du traitement du discours de Martin Walser dans la presse
française

Claire Allignol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/823>

DOI : 10.4000/ilcea.823

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2002

Pagination : 93-112

ISBN : 2-9515849-0-3

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Claire Allignol, « Presse et traduction », *ILCEA* [En ligne], 3 | 2002, mis en ligne le 08 juin 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/823> ; DOI : 10.4000/ilcea.823

Presse et traduction

L'exemple du traitement du discours de Martin Walser dans la presse française

CLAIRE ALLIGNOL

Université de Genève, École de traduction et d'interprétation (ETI)

Université Stendhal-Grenoble 3, GREMUTS

À la fin de l'année 1998, le discours prononcé dans l'église Saint-Paul à Francfort par l'écrivain Martin Walser, lauréat du prix de la Paix des libraires allemands, déclencha en Allemagne une vive polémique dont les médias français se sont largement fait l'écho. Les polémiques sont monnaie courante dans la vie d'une société : la vie politique entre autres a l'habitude de voir ses déchirements s'étaler dans les journaux. Mais celle-là a mis au jour chez des personnages connus et respectés de la société allemande des passions qui n'avaient rien d'intellectuel ni de politique, mais qui étaient entretenues par une immense souffrance.

Début 1999, une étudiante de l'ETI (École de traduction et d'interprétation, université de Genève) exprima son trouble à propos du discours de Walser : la polémique qui faisait rage en Allemagne lui semblait incompréhensible. Elle suivait avec passion les débats dans la presse allemande, surveillait de près la presse française, et se demandait ce qui l'empêchait de comprendre véritablement cette polémique, sa virulence et la douleur qu'elle présentait.

Les interrogations de cette étudiante de 22 ans ont été à l'origine d'une série de réflexions, tout d'abord tournées vers la difficulté pour un enseignant de transmettre à de jeunes étudiants traducteurs des connaissances de l'histoire allemande suffisantes pour qu'ils puissent aller au-delà de l'identification des allusions historiques ou culturelles d'un texte et véritablement se mettre en empathie avec les locuteurs allemands dont ils ont à traduire les écrits. Dans un tel cas, le traducteur risque en effet d'atténuer la virulence de propos qu'il peut juger excessifs s'il ne saisit pas qu'elle ne relève pas d'une gesticulation rhétorique, mais correspond à des sentiments profonds, extrêmement douloureux. L'examen d'un corpus de textes de la presse allemande et française a toutefois orienté ces réflexions dans une autre direction, celle de la conception de la traduction et de son utilisation dans les publications étudiées.

Début de la polémique

Plantons d'abord le décor : un écrivain allemand célèbre, Martin Walser, reçoit le prix de la Paix des libraires allemands. Ce prix n'a rien à voir avec les prix littéraires que l'on décerne en France, et ce pour au moins deux raisons : la cérémonie et l'objectif de ce prix.

Tout d'abord, la cérémonie : elle a lieu dans la célèbre église Saint-Paul, maintenant sécularisée, à Francfort. Cette cérémonie très solennelle, à laquelle participent les personnalités les plus éminentes de l'État, se déroule dans un lieu particulier de l'histoire allemande. C'est en effet dans cette église que se réunit en 1848-1849 le premier parlement allemand, qui avait pour ambition de jeter les bases d'un État unifié. Le lauréat prononce un discours dans ce lieu chargé d'histoire, devant un parterre de personnalités. L'objectif du prix, ensuite : il récompense une personne qui, par ses écrits ou, plus généralement, par ses œuvres, a contribué à la propagation de l'idée de paix.

Un lieu symbolique, donc, et un choix quelque peu contesté : le lauréat de 1998 ne correspond pas entièrement, selon certains, au « cahier des charges » de l'Union des libraires allemands. Dans le cas de Martin Walser, certains se sont en effet demandé dans quelle mesure ses livres avaient vraiment contribué à diffuser l'idéal de paix ou à promouvoir l'entente entre les peuples. Pourtant, Martin Walser a la réputation d'être un homme de gauche, un écrivain engagé, respecté et respectable, qui ne saurait être suspecté de la moindre sympathie pour le régime nazi.

À l'occasion de la remise du prix, le lauréat Martin Walser prononce un discours qu'on peut qualifier d'étrange, ne serait-ce que parce qu'il n'y exprime pas de remerciements, dans lequel il semble réfléchir à haute voix, comme s'il voulait faire partager à l'assistance un monologue intérieur sur le sens d'un tel discours, sur l'état de l'Allemagne, sur ce qu'est la mémoire pour un Allemand, sur le regard que lui, Walser, peut porter ou non sur l'holocauste, sur son rejet d'une forme imposée du souvenir, sur la construction du mémorial aux victimes du III^e Reich, et sur le fait que chacun est seul avec sa conscience. Dans ce discours, dans lequel on peut bien entendu voir une réaction au scepticisme exprimé par certains intellectuels à l'annonce de sa distinction par l'Union des libraires allemands, il exprime à voix haute ce que beaucoup d'Allemands pensent en secret, à savoir que la commémoration permanente des crimes du III^e Reich est pesante, et peut-être même inefficace. Car en définitive, chaque être humain est seul face à sa conscience, et s'il ne peut être question d'oublier, chacun devrait pouvoir choisir de quelle manière il se souvient des crimes commis. Dans une Allemagne où le devoir de mémoire est pris très au sérieux, où la persistance de mouvements néonazis est vue par beaucoup, et pas seulement en Allemagne, comme la

preuve que certains n'ont pas tiré les leçons de l'histoire et qu'un danger plane donc sur la démocratie allemande, où les personnalités en vue ne se permettent aucune incartade verbale lorsqu'il s'agit des horreurs du nazisme, ce discours n'est pas consensuel. Il surprend et choque ceux qui voient en Walser un homme de gauche, conscient du poids du passé et soucieux de ne pas froisser la susceptibilité des victimes du III^e Reich et de leurs descendants.

À la fin du discours, l'assistance se lève pour applaudir. C'est d'ailleurs ce qui se passe toujours lors de la remise du prix de la Paix, et généralement, cela ne pose aucun problème. Mais pas cette fois. Car au premier rang se trouvent Ignaz Bubis, le président de la communauté juive allemande, et son épouse, qui restent assis sans applaudir. Dès le lendemain, Bubis réagissait à ce discours, accusant Walser d'être un incendiaire, d'apporter de l'eau au moulin de l'extrême droite, et la polémique s'enflammait. D'autres personnalités intervenaient, les médias se faisaient la caisse de résonance du débat, et la presse française s'intéressait elle aussi au sujet, faisant appel à la traduction pour citer des extraits du discours.

Sujet de réflexion

Quelles réflexions suscitent ce discours et son évocation dans la presse ? Si on lit le discours de Walser en allemand du point de vue de la traduction, on constate qu'il est très difficile à mettre en français. L'une des raisons tient à ses nombreuses ambiguïtés et allusions, une autre à l'emploi de mots abstraits, lourds d'une forte charge émotionnelle et renvoyant à un vécu spécifiquement allemand, qui de plus concerne particulièrement la génération de Martin Walser.

Le problème du style de Walser ne sera pas évoqué ici, la présente publication étant essentiellement consacrée aux problèmes de compréhension et surtout de réexpression en français liés à l'emploi de certains mots abstraits et fortement connotés. Pour cela, le corpus étudié a permis de recenser les moyens linguistiques employés en français. Il comprend d'une part des livres rédigés par des auteurs francophones ou traduits de l'allemand et de l'anglais, et parlant du souvenir de la Shoah en Allemagne, et d'autre part des articles de la presse allemande et de journaux français. Le traitement du discours de Walser dans la presse des deux pays s'est révélé particulièrement intéressant.

Traitement du discours et de la polémique par la presse

Presse allemande

Si l'on regarde comment le discours de Walser a été traité par la presse germanophone, on constate que les journalistes ont cité des expressions particulières, sans doute parce qu'elles suscitaient des réactions fortes. Cette manière de procéder n'a rien de rare. Néanmoins, même si l'on peut considérer que le lectorat allemand était parfaitement au fait du débat et capable de mettre les articles du corpus en relation avec un contexte historique et national plus large, on note toutefois que ces mots et expressions sont – au sens propre – extraits du texte de Walser, donc coupés de leur contexte immédiat. Ils sont ainsi privés des liens contextuels qui les relativisaient ou les rendaient moins ambigus. Or le contexte des différents articles de presse ne rétablit pas toujours les liens contextuels qui existaient dans le discours, faisant apparaître ainsi tel ou tel mot particulièrement incongru ou ambigu, voire scandaleux. On en vient parfois à se demander quelle est la fonction des mots et expressions cités dans l'article : sont-ils vraiment là pour informer, ne sont-ils pas au contraire instrumentalisés par le journaliste à des fins de sensationnalisme ?

Les articles étudiés (voir liste à la fin de l'article) citaient – entre guillemets – les mots et expressions suivants :

- « Banalität des Guten » (qui s'oppose à la « Banalität des Bösen » de Hannah Arendt) ;
- « Dauerpräsentation » der Nazi-Verbrechen ;
- « fussballfeldgrosser Albtraum » (à propos du futur monument aux victimes du III^e Reich) ;
- « Holocaustdenkmal » ;
- « Instrumentalisierung unserer Schande » ;
- « Meinungssoldaten », die « mit vorgehaltener Moralpistole den Schriftsteller in den Meinungsdienst nötigen » ;
- « Moralkeule » ;
- « Normalität » der Berliner Republik ;
- « Pflichtübung » ;
- « ritualisierte Lippenbekenntnisse » ;
- « Schande » ;
- « wegdenken » ;
- « wegschauen » .

Les articles reprenaient également (sans guillemets) d'autres concepts essentiels du discours de Walser, tels que *Gewissen* ou *Schande*. Ajoutons que la presse allemande a également cité certaines expressions extraites de la réaction de Bubis.

Presse française

Dans la presse française, il faut distinguer deux cas totalement différents : le traitement du débat dans *Courrier International* et dans la presse quotidienne.

Courrier International

Courrier International a en effet publié, en plus de la traduction d'articles de la presse allemande, la traduction d'un long extrait du discours de Walser. Cette traduction constitue un texte cohérent, qui permet au lecteur de reconnaître la progression des idées et qui lui présente certaines de ces fameuses expressions « choc » dans leur contexte. Le texte traduit est plutôt fluide, relativement facile à lire. Contestable comme toute traduction, il est néanmoins un texte présentable.

Autres périodiques ou quotidiens

Dans les articles publiés par ailleurs en France à propos de la polémique déclenchée par le discours de Martin Walser, on remarque, comme dans la presse allemande, un recours à la citation de simples mots et locutions, certes placés dans un contexte plus ou moins explicatif, mais extraits, donc séparés de la phrase et du discours auquel ils appartiennent. Or il y a une différence de taille entre les lecteurs de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ou de *Die Zeit*, et les lecteurs du *Monde*, chez qui on ne peut supposer une connaissance très intime de la réalité allemande. Si le lectorat allemand peut, *a priori*, pallier le manque de contexte des expressions citées par une meilleure connaissance des protagonistes de la polémique et du culte du souvenir en Allemagne, la situation des lecteurs francophones, surtout celle des jeunes lecteurs, est radicalement différente.

On trouve ainsi dans de nombreux articles des citations tronquées (présentées entre guillemets), traduites différemment selon les sources :

« cauchemar en béton de la taille d'un terrain de football » et « cauchemar bétonisé de la taille d'un stade de football » (... *Betonierung... mit einem fußballfeldgroßen Albtraum*);

« camp des inculpés » (*Seite der Beschuldigten*) (Baier : « Je n'ai jamais pensé qu'il fût possible de quitter le camp des inculpés » pour « *Ich habe es nie für möglich gehalten, die Seite der Beschuldigten zu verlassen* ») et « camp des coupables » (*Courrier International*, traduction du discours : « Quant à moi, je n'ai jamais pensé qu'il était possible de quitter le camp des coupables »);

« détourner le regard » (*wegschauen*);

« honte » pour *Schande* dans tous les articles, sauf chez Lothar Baier, qui préfère parler d'« opprobre »;

«instrumentalisation d'Auschwitz à des fins présentes» (*Instrumentalisierung unserer Schande zu gegenwärtigen Zwecken*);
«monumentalisation de l'opprobre» (*Monumentalisierung der Schande*);
«morale assénée à coup de massue» (*Moralkeule*), «massue morale» et «morale qu'on brandit comme une massue»;
«passage obligé, exercice de routine» (*Pflichtübung*);
«présentation incessante de la honte» / «présentation incessante de notre honte»/«représentation permanente de la honte» (*unaufhörliche Präsentation unserer Schande*);
«routine de la culpabilisation» (*Routine des Beschuldigens*);
«service de la mémoire» (*Erinnerungsdienst*).

On constate que la presse française reprend souvent les mots et expressions cités par la presse allemande, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les journalistes francophones ont essentiellement rendu compte de la polémique qui faisait rage dans les médias en Allemagne. Ils se sont donc pour la plupart référés à ce qui avait été mis en exergue par leurs collègues allemands.

Le cas de «Moralkeule»

Si l'on regarde les expressions et segments de texte traduits en français, on constate que la traduction est délibérément littérale, ce qui pose un certain nombre de questions.

Arrêtons-nous à ce propos sur l'exemple de «Moralkeule».

Traductions relevées

La phrase de Walser était la suivante :

«*Auschwitz eignet sich nicht dafür, Drobroutine zu werden, jederzeit einsetzbares Einschüchterungsmittel oder Moralkeule oder auch nur Pflichtübung.*»

Nous avons relevé trois traductions dans notre corpus d'articles.

La première est extraite de la version française du discours parue dans *Courrier International*. «Auschwitz n'est pas approprié pour devenir une menace coutumière, un moyen d'intimidation utilisable à tout moment ou une morale qu'on brandit comme une massue, voire un passage obligé, un exercice de routine.»

La traduction la plus fréquente se retrouve chez Lothar Baier et les autres auteurs, qui tous recourent à la citation de phrases complètes, de segments de phrases et surtout d'expressions choisies.

Ainsi, dans la phrase suivante relevée chez Lothar Baier, on lit : « Dans ce contexte, il (Walser) parle, dans des termes cette fois plus clairs, de « l'instrumentalisation d'Auschwitz à des fins présentes » et de sa transformation en « *massue morale* ».

On trouve aussi dans un article du *Monde* la phrase suivante : « Le rappel constant d'Auschwitz agirait, selon Walser, comme une « *massue morale* », un matraquage permanent qui ferait de l'Allemagne un condamné en sursis. » Citons encore le *Monde diplomatique* : « En octobre 1998, recevant le prix de la Paix des libraires, il a demandé qu'on mette fin aux discussions sur le passé et qu'on fasse le silence sur les crimes, comparant Auschwitz à une « *massue morale* » au service d'autres intérêts. »

La dernière traduction provient d'un article paru dans *Courrier International* et résumant un entretien avec l'ambassadeur d'Israël en Allemagne publié par le quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : « Quant il (Walser) parle de *morale assénée à coups de massue*, je me demande ce que doit comprendre l'homme de la rue, si ce n'est qu'il faut éviter la massue en question. »

Conception de la traduction

Quelles observations peut-on faire à partir de ces exemples ?

On constate d'une part que les journalistes francophones ont procédé un peu de la même manière que les journalistes allemands en prélevant dans le discours des mots qui pouvaient poser problème et ainsi illustrer la polémique. Certains mots et expressions sont donc mis en exergue parce qu'ils ne laissent pas indifférents. « Moralkeule » est ainsi un excellent exemple du traitement du discours dans la presse.

Les exemples cités montrent que les traductions, surtout lorsqu'il s'agit de celles d'expressions isolées, censées faire réagir le lecteur, sont généralement littérales. On s'accroche aux mots, parce qu'ils peuvent avoir un impact fort, sans se soucier de leur contexte immédiat, ni de leur place ou de leur rôle dans la progression logique de l'énoncé. On adopte une stratégie de traduction sourcière, pour reprendre le terme de Jean-René Ladmiral, c'est-à-dire une stratégie de transfert linguistique qui privilégie la fidélité aux mots, gage, selon cette conception de la traduction, de fidélité au texte. Il est intéressant de souligner que, dans le cas qui nous intéresse ici, l'approche sourcière de la traduction, c'est-à-dire celle qui se veut particulièrement respectueuse de l'original, la plus fidèle au texte source, a peut-être été mise au service d'un certain sensationnalisme.

Critique de la traduction de «Moralkeule»

La traduction la plus fréquente de «*Moralkeule*», *massue morale*, produit sur le lecteur francophone qui ne connaît pas l'allemand un tout autre effet que «*Moralkeule*» sur un germanophone vivant en Allemagne.

Cette traduction ne tient par exemple pas compte du fait que l'élément *-keule* (massue) est somme toute à la mode aujourd'hui et se retrouve dans des substantifs composés très «tendance», comme *Chemiekeule*, que l'on emploie pour parler de l'emploi massif et irréfléchi de produits chimiques, par exemple dans un jardin ou pour l'entretien de la maison. On aurait du mal à traduire cette *Chemiekeule* par «massue chimique». Citons encore, dans l'espoir de faire sourire les germanistes, *Gesetzeskeule* (erbarmungslose Kraft des Gesetzes), *Klimakeule* (CO₂, der Ozonkiller), *Kalorienkeule* (Fett), *Stimmungskeule* (Fernsehen), *Finanzkeule* (Schuldenberg der GUS-Staaten gegenüber der EU).

En français, le substantif «massue» n'est pas accompagné d'un adjectif épithète lorsqu'il est employé au sens figuré, il n'a du reste rien de moderne et n'est pas non plus aussi fortement connoté qu'en allemand, à la différence de l'emploi métaphorique de *-keule* dans les mots composés, où la connotation négative est toujours perceptible.

L'exemple de la traduction de *Moralkeule* montre que le souci de littéralité conduit à produire dans la langue cible une formulation qui n'est qu'en apparence un parfait équivalent de celle du texte de départ. En réalité, l'effet produit sur le lecteur francophone est profondément différent. La traduction proposée n'est donc pas l'équivalent de l'original. La traduction littérale de *Moralkeule* permet donc de dire que parfois une traduction sourcière trahit l'original.

Un autre aspect a été totalement occulté dans la presse française : en Allemagne, *Moralkeule* fait plutôt partie du vocabulaire des gens de droite. Le fait que Martin Walser, considéré comme un écrivain engagé et marqué à gauche, emploie ce mot, a surpris une partie de ceux qui ont écouté et lu le discours. Cette circonstance explique pourquoi le composé *Moralkeule* a si souvent été cité dans la presse allemande.

D'un point de vue traductologique, le fait que cet élément socio-politique ait été occulté ne peut surprendre : en effet, la traduction sourcière ne se soucie pas au premier chef du contexte extralinguistique.

Éclairages théoriques

Comment pouvons-nous rattacher ces observations aux théories de la traduction ?

Nature du texte

La première question à poser est celle de la nature du texte de Walser. La traduction sourcière est en effet généralement justifiée par le caractère immuable, voire sacré d'un texte.

Sommes-nous face à un texte canonique? Le fait que le texte soit signé par un écrivain célèbre en fait-il automatiquement un texte canonique, à traduire avec autant de circonspection et de prudence qu'un texte sacré? Ce n'est pas notre avis pour les raisons suivantes:

- le discours prend sa place dans une situation de communication bien précise;
- il a une fonction dans cette situation de communication;
- il est indissociable d'un certain contexte culturel, historique, sociologique.

Il s'agit donc d'un texte pragmatique, même si son auteur est une grande figure de la littérature allemande contemporaine.

Traduction d'un texte pragmatique

Les théoriciens de la traduction de textes pragmatiques sont unanimes, c'est pourquoi nous n'en citerons que quelques-uns. Christine Durieux écrit « On ne traduit pas une succession de mots, mais un message dont on a auparavant appréhendé le sens » (Durieux, 1988 : 27). Dans le cas de *Moralkeule*, dont la traduction littérale est citée de manière isolée, on peut se demander de quelle manière le sens du message a été appréhendé (et même s'il l'a été), on peut même avoir l'impression que l'importance accordée à la traduction littérale a primé sur une réflexion sur le sens. De son côté, Fortunato Israël déclare que :

... l'opération traduisante ne consiste pas à transporter les signifiés d'une langue dans une autre mais à exprimer avec d'autres moyens le même vouloir dire. Or celui-ci ne peut être perçu dans le seul énoncé verbal sans la prise en compte des autres paramètres de l'acte de communication que sont le contexte extralinguistique et le bagage cognitif du sujet percevant (Israël, 1990 : 29).

N'avons-nous pas, avec cette « massue morale », une transposition de signifiés d'une langue dans une autre, et donc, selon Israël, le contraire d'une véritable traduction? Et qu'est-ce que cette traduction littérale nous permet d'entrevoir de la prise en compte du contexte extralinguistique et du bagage cognitif du lecteur? Peu de chose sans doute.

Les deux autres traductions, plus étoffées, montrent que les traducteurs ou traductrices ont eu à la fois le souci de garder l'image de la massue et de rendre accessible au lecteur francophone l'association inhabituelle en français entre une massue et la morale. Elles sont tout de même discutables en ce qu'elles choisissent le substantif « morale », faisant

donc du premier élément du mot composé l'élément principal (alors qu'en allemand, l'élément principal est le dernier du mot composé), au lieu d'opter par exemple pour «moyen de pression morale», éventuellement étoffé par un complément ou une périphrase évoquant l'idée de matraquage.

Quoi qu'il en soit, on constate à la lecture des passages dont la traduction a été publiée que le texte de Walser a été traité comme un texte canonique. L'approche sourcière de la traduction est privilégiée, probablement parce que le texte est considéré comme un document, et non comme un outil, en d'autres termes parce que le texte est vu comme un sujet de réflexion ou d'étude et non comme un message doté d'une fonction dans une situation de communication définie dans le contexte français. Ce texte n'aurait ainsi aucune fonction particulière pour le public francophone. Mais est-ce le cas? Ce texte n'a-t-il pas, pour le lecteur francophone, simplement une fonction autre que pour le public allemand? Et si on le considère comme un document, n'a-t-il pas une fonction incontestable, celle d'être une source d'informations accessible?

C'est bien ce qu'affirment les théoriciens allemands de la traduction que sont Christiane Nord, Katharina Reiss et Hans Vermeer, qui mettent en avant la fonction du texte en langue source et celle du texte en langue cible, qui selon eux peuvent ne pas être identiques. Reiss et Vermeer (1991) vont même jusqu'à affirmer que le traducteur doit prendre en considération la situation culturelle du lecteur cible, et redéfinir si nécessaire la fonction du texte pour choisir sa stratégie de traduction en conséquence. Ainsi la traduction du discours de Walser, en entier ou par fragments, ne peut-elle faire l'économie d'une réflexion sur le destinataire du texte traduit ni sur la fonction du texte – ou de ses fragments – en langue cible. Or, les exemples étudiés semblent montrer que cette réflexion n'a pas eu lieu.

Fonction de la traduction dans la presse

Le traitement dans la presse française du discours de Walser et de la polémique qui en a découlé nous permet de poser quelques questions, puis d'émettre quelques suppositions sur l'idée que les journalistes se font de la traduction.

On peut se demander si la conception de la traduction révélée par l'étude du traitement de la polémique Walser-Bubis dans la presse française est vraiment judicieuse. Le discours de Walser, ambigu, lourd de sous-entendus, chargé d'émotion, de réminiscences du passé, était destiné à un parterre choisi de personnalités allemandes à même de comprendre les allusions, par exemple à un certain écrivain ou à une person-

nalité, à tel ou tel projet. Il n'en va pas de même du lecteur étranger, francophone dans le cas qui nous occupe. Une traduction très littérale du discours produit un effet étrange. On comprend l'essentiel, mais on ne saisit pas l'intensité émotionnelle de certaines formulations, les allusions restent totalement opaques, certains choix lexicaux simples (comme « honte » pour *Schande*) posent problème et ne permettent pas au lecteur de comprendre de quelle sorte de sentiment il s'agit. La traduction littérale de phrases du discours ou de certaines expressions nous offre certes un certain sens, mais avec en prime des étrangetés que nous ne ressentons comme telles que parce que la traduction sourcière, en restant extrêmement fidèle au mots du texte de départ, grossit en quelque sorte les bizarreries et les crée même parfois. Les fameux verres colorés dont nous parlait Mounin peuvent ainsi faire écran entre le message du texte original et la réception de sa traduction, en perturbant le lecteur par des anomalies sémantiques qui vont attirer son attention d'une manière excessive. Dans *Interpréter pour traduire*, Marianne Lederer écrit :

... une formulation dont la signification purement linguistique laisse entendre un sens différent du sens voulu par le locuteur, peut être compensée par l'existence de connaissances appropriées chez le récepteur... lorsqu'au contraire le récepteur ne dispose pas des connaissances nécessaires, le sens d'une formule, aussi criant soit-il pour ceux qui « savent », lui restera caché, seule lui apparaissant la signification linguistique (Lederer, 1986 : 50).

La traduction sourcière d'expressions isolées produit, nous l'avons vu, un effet différent de celui voulu par l'auteur, et laisse donc entendre un sens différent de celui qu'avait visé l'auteur. Or en traduction éditoriale, il est difficile de décider a priori que le récepteur (le lecteur du *Monde*, par exemple), dispose de connaissances appropriées de la situation de l'Allemagne et du travail de mémoire qui s'y opère. Il est donc possible que le sens de ces mots et expressions traduits littéralement reste opaque.

Yves Gambier indique pour sa part que : « La traduction, comme toute autre forme de communication, est médiation, c'est-à-dire ajustement à un contexte, à certaines visées ou intentions, à des lecteurs... » (Gambier, 1992 : 424). Les journalistes se sont-ils suffisamment préoccupés de ce nécessaire ajustement à un contexte, celui des lecteurs francophones plus au moins au fait de l'actualité allemande ? Ont-ils formulé avec une précision suffisante leurs propres visées communicatives et ont-ils été conscients du décalage entre leurs objectifs et ceux de Martin Walser au moment où il prononçait ce discours dans un contexte exclusivement allemand ? Il semble qu'on puisse en douter.

D'ailleurs, il faut aussi, dans un cas tel que celui qui nous intéresse ici, se poser une double question fondamentale : quelle est la fonction du texte de départ, et quelle peut être la fonction du texte traduit ? Les théo-

riciens allemands de la traduction proposent des réflexions intéressantes à ce propos. Katharina Reiss et Hans Vermeer, par exemple, qui admettent, comme nous l'avons dit, qu'une traduction puisse ne pas avoir la même fonction que l'original, insistent sur la signification centrale, dans l'opération traduisante, du transfert culturel. C'est justement en raison du décalage culturel qu'un texte peut et selon eux doit parfois changer de fonction lorsqu'il est traduit. Ainsi, le projet communicatif, ou pour reprendre le terme utilisé par Reiss et Vermeer, le *skopos* de Martin Walser s'adressant au parterre de personnalités réunies à l'église Saint-Paul, et via la retransmission télévisuelle, à l'opinion publique allemande, n'est pas le même que celui du discours traduit, il n'est pas non plus le même que celui des personnalités et journalistes qui ont rendu compte de la polémique dans la presse française. Le *skopos* de la traduction, même partielle, du texte, ne peut donc être le même que celui de l'auteur : « Grundsätzlich ist eine Translation eine andere Produktionshandlung als die Herstellung des Ausgangstextes. Folglich kann eine Translation anderen Zwecken dienen ; » (Reiss & Vermeer, 1991 : 103).

En traduction éditoriale, la conception sourcière de la traduction est visiblement trop réductrice. En effet, quelle que soit son apparente fidélité, elle ne permet pas de donner au lecteur l'accès le plus direct, le plus facile, le plus efficace au texte de départ. Si l'on considère qu'un texte est canonique et doit en conséquence être traduit littéralement, il est souhaitable de dire au lecteur pourquoi on procède ainsi. Journalistes et traducteurs doivent aussi réfléchir à la fonction du texte traduit car, nous l'avons montré à partir du cas Walser, la traduction littérale ne permet pas forcément au lecteur de saisir le vouloir dire de l'auteur du message de départ, ni la fonction de ce dernier. Or les journalistes n'écrivent pas pour eux-mêmes, mais pour leurs lecteurs, de sorte qu'ils doivent prendre en considération la situation de réception du message. Ils doivent aussi être conscients – mais peut-être le sont-ils – du fait que la mise en exergue d'expressions isolées peut fausser un message, et surtout qu'il convient de donner au lecteur des informations complémentaires, en particulier sur le contexte extralinguistique dans lequel le message s'est inséré, puisque ce contexte lui est étranger. C'est ce qui a été fait par l'hebdomadaire *Courrier International* dans le dossier spécial consacré à la polémique déclenchée par le discours de Walser, c'est aussi le cas dans l'article de Lothar Baier paru dans *Les Temps Modernes*. Les autres articles sont moins convaincants sur ce plan. Par ailleurs, on note que le souci de littéralité a conduit les journalistes à ne pas s'appuyer sur la ter-

minologie utilisée par de grands connaisseurs de l'Allemagne tels que Alfred Grosser, qui a beaucoup réfléchi au travail de mémoire et aux sentiments mitigés, souvent douloureux, qu'il suscite. C'est dommage, car une bonne partie du lectorat francophone qui s'intéresse à l'actualité allemande, les étudiants notamment, n'a pas de connaissances assez étendues ni surtout d'expérience vécue suffisante pour comprendre pourquoi le discours de Martin Walser a pu déclencher une telle polémique, ni fait se manifester des sentiments aussi forts.

Corpus

Presse germanophone

- Augstein, Rudolf, « Wir sind alle verletzbar », *Der Spiegel*, Nr. 49/1998
« Ein befreiender Streit », *Der Spiegel*, Nr. 50/1998.
- Ertel, Manfred, Hawranek, Dietmar, Sporl, Gerhard, Steingart, Gabor, Wiegrefe, Klaus, « Schuld und Schlußstrich », *Der Spiegel*, Nr. 49/1998.
- Mohr, Reinhard, « Total normal? », *Der Spiegel*, Nr. 49/1998, S. 40-48.
« Moral verjährt nicht », Interview von Ignaz Bubis, *Der Spiegel*, Nr. 49/1998, S. 50-54.
- Der Spiegel, Nr. 49/1998.
- Primor Avi, « Der Fleck auf dem Rock. Keine Frage der Schuld, sondern der Verantwortung – meine Antwort an Walser », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 9-12-1998.
- Schwanitz, Dietrich, « Ein Familienkonflikt », *Der Spiegel*, Nr. 50/1998, S. 232-234.

Presse francophone

- Adler, Alexandre, « L'Allemagne, les Juifs, la culpabilité et l'amour du prochain », *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998.
- « Les Allemands ne s'intéressent plus aux crimes nazis », traduit de *Der Spiegel* « Zum Hinschauen verdammt », entretien avec trois étudiants juifs, *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998.
- Baier, Lothar, « Un romancier reconverti en oracle national », *Les Temps Modernes*, n° 603/1999.
- « Débattre du passé prouve la vitalité de notre démocratie » (d'après *Die Zeit*, entretien avec Aleida et Jan Assmann), *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998.
- Delattre, Lucas, « L'Allemagne décomplexée face au passé », *Le Monde*, 9-11-1998, p. 13.

- , «Vive polémique en Allemagne sur la médiatisation et la mémoire de la Shoah», *Le Monde*, 2-12-1998, p. 4.
- Gerlach, Christian, «Un passé allemand omniprésent», *Le Monde diplomatique*, octobre 1999, p. 6-7.
- Leparmentier, Arnaud, «Lancement symbolique du mémorial de Berlin», *Le Monde*, 29-01-2000.
- Lévy, Bernard-Henri, «La tentation de l'oubli», *Le Monde*, 6-02-1999.
- , «Les damnés et les autres», *Le Monde*, 8-02-1999.
- «Un peuple qui voudrait redevenir vraiment "normal"», *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998, Extraits d'un article paru dans *Die Zeit*.
- Primor Avi, «Le sage se doit d'être exemplaire», *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998, extraits d'un entretien avec l'ambassadeur d'Israël publié par la *FAZ* le 9-12-1998 sous le titre «Der Fleck auf dem Rock. Keine Frage der Schuld, sondern der Verantwortung – meine Antwort an Walser».
- Robin, Régine, «Figer la mémoire allemande dans le béton?», *Le Monde*, 12-02-1999, p. 15.
- Vernet, Daniel, «L'Allemagne et le douloureux travail de mémoire», *Le Monde*, 16-12-1998, p. 30.
- «Martin Walser: contre la «routine de la culpabilisation», *Courrier International*, n° 424, 17-12-1998, Traduction d'extraits du discours du lauréat du prix de la Paix.

Bibliographie

- Bar-On, Dan. *L'Héritage infernal: des fils et des filles de nazis racontent*, Paris, Eshel, 1991.
- Durieux, Christine, *Fondement didactique de la traduction technique*, Paris, Didier, 1988.
- Goldhagen, Daniel, *Les Bourreaux volontaires de Hitler*, Paris, Seuil, 1997.
- Dix leçons sur le nazisme*, sous la direction de Alfred Grosser, Paris, Fayard, 1976.
- Gambier, Yves, «Adaptation : une ambiguïté à interroger», *Méta*, XXX-VII, 3, 1992.
- , *L'Allemagne de notre temps – 1945-1970*, Paris, Fayard, 1970.
- Grosser, Alfred, *L'Allemagne en Occident*, Paris, Fayard, 1985.
- , Miard-Delacroix, Hélène, *Allemagne*, Paris, Flammarion, 1994.
- Israël, Fortunato, «Traduction littéraire et théorie du sens», *Études traductologiques*, 4, en hommage à Danica Seleskovitch, Paris, Minard, 1990.

- Ladmiral, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.
- , «La traduction prolifère? – sur le statut des textes qu'on traduit», *Méta*, XXXV, 1, 1990.
- , Lipiansky & Edmond Marc, *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1991.
- Lederer, Marianne, Seleskovitch, Danica, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier, 1986.
- Levi, Primo, *Le devoir de mémoire, Entretien avec Anna Bravo et Federico Cereja*, Paris, Mille et une nuits, 1995.
- Mounin, Georges, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, 1963.
- Nord, Christiane, *Textanalyse und Übersetzen. Theoretische Grundlagen, Methode und didaktische Anwendung einer übersetzungsrelevanten Textanalyse*, Heidelberg, Groos 1988
- Reis, Katharina, Vermeer, Hans, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, 1991.
- Sichrovsky, Peter, *Naître coupable, naître victime*, Paris, Maren Sell & Cie, 1987.
- Walser, Martin, *Erfahrungen beim Verfassen einer Sonntagsrede*, Börsenverein des Deutschen Buchhandels (Hg.): Friedenspreis des Deutschen Buchhandels 1998, Martin Walser. Ansprachen aus Anlaß der Verleihung, Frankfurt/Main 1998.

Voir Annexes pages suivantes.

ANNEXE 1

Mise en parallèle du texte source et de l'extrait traduit dans *Courrier International*

(Les parenthèses dans le texte original indiquent que la phrase n'a pas été traduite)

Extrait du texte source

Jeder kennt unsere geschichtliche Last, die unvergängliche Schande, kein Tag, an dem sie uns nicht vorgehalten wird. Könnte es sein, daß die Intellektuellen, die sie uns vorhalten, dadurch, daß sie uns die Schande vorhalten, eine Sekunde lang der Illusion verfallen, sie hätten sich, weil sie wieder im grausamen Erinnerungsdienst gearbeitet haben, ein wenig entschuldigt, seien für einen Augenblick sogar näher bei den Opfer als bei den Tätern? (Eine momentane Milderung der unerbittlichen Entgegengesetztheit von Tätern und Opfern.)

Ich habe es nie für möglich gehalten, die Seite der Beschuldigten zu verlassen. Manchmal, wenn ich nirgends mehr hinschauen kann, ohne von einer Beschuldigung attackiert zu werden, muß ich mir zu meiner Entlastung einreden, in den Medien sei auch eine Routine des Beschuldigten entstanden.

Von den schlimmsten Filmsequenzen aus Konzentrationslagern habe ich bestimmt schon zwanzigmal weggeschaut. Kein ernstzunehmender Mensch leugnet Auschwitz; kein

Traduction publiée dans *Courrier International*

Chacun connaît le poids de notre histoire, la honte indélébile. Il ne se passe pas un jour sans qu'on nous la montre. Se pourrait-il que les intellectuels – eux qui nous la montrent et parce qu'ils nous la montrent – succombent une seconde à l'illusion de s'être déculpabilisés un peu, voire de s'être rapprochés un peu plus des victimes que des bourreaux en ayant une fois de plus travaillé au (cruel) service de la mémoire?

Quant à moi, je n'ai jamais pensé qu'il était possible de quitter le camp des coupables. Parfois, quand je ne peux plus regarder nulle part sans être la cible des attaques visant à me culpabiliser, je me dis, pour me déculpabiliser, qu'une routine de culpabilisation s'est instaurée dans les médias. Une vingtaine de fois au moins, j'en suis sûr, j'ai détourné mon regard pour ne pas voir les pires séquences filmées dans les camps de concentration.

Aucun esprit sérieux ne nie

noch zurechnungsfähiger Mensch deutelt an der Grauenhaftigkeit von Auschwitz herum; wenn mir aber jeden Tag in den Medien diese Vergangenheit vorgehalten wird, merke ich, daß sich in mir etwas gegen diese

Dauerpräsentation unserer Schande wehrt. Anstatt dankbar zu sein für die unaufhörliche Präsentation unserer Schande, fange ich an, wegzuschauen. Ich möchte verstehen, warum in diesem Jahrzehnt die Vergangenheit präsentiert wird wie noch nie zuvor. Wenn ich merke, daß sich in mir etwas dagegen wehrt, versuche ich, die Vorhaltung unserer Schande auf Motive hin abzuhören, und bin fast froh, wenn ich glaube, entdecken zu können, daß öfter nicht mehr das Gedenken, das Nichtvergessendürfen das Motiv ist, sondern die Instrumentalisierung unserer Schande zu gegenwärtigen Zwecken. Immer guten Zwecken, ehrenwerten. Aber doch Instrumentalisierung. Jemand findet die Art, wie wir die Folgen der deutschen Teilung überwinden wollen, nicht gut und sagt, so ermöglichten wir ein neues Auschwitz. Schon die Teilung selbst, solange sie dauerte, wurde von maßgeblichen Intellektuellen gerechtfertigt mit dem Hinweis auf Auschwitz. [...]

Auschwitz eignet sich nicht dafür, Drohroutine zu werden, jederzeit einsetzbares

Auschwitz. Aucun individu encore sain d'esprit ne tergiverse sur l'horreur d'Auschwitz. Mais à force de voir quotidiennement ce passé, je constate que quelque chose en moi se braque contre la présentation continue de notre honte dans les médias.

Au lieu d'être reconnaissant de cette présentation continue de notre honte, je commence à en détourner mon regard. J'aimerais comprendre pourquoi on nous présente le passé au cours de cette décennie comme on ne l'avait encore jamais fait auparavant.

Quand je constate que quelque chose en moi se braque, je cherche à comprendre pour quelles raisons on nous présente notre honte, et je suis presque content quand il me semble découvrir que, souvent, la raison n'en est plus la mémoire, la lutte contre l'oubli, mais l'instrumentalisation de notre honte à des fins présentes. Bonnes, toujours. Honorables, certes. Néanmoins, instrumentalisation. Certains n'apprécient pas la manière dont nous voulons surmonter les conséquences de la division de l'Allemagne et disent que nous rendrions ainsi possible un nouvel Auschwitz. Aussi longtemps que L'Allemagne a été divisée, certains intellectuels influents ont déjà légitimé cette division par Auschwitz. [...]

Auschwitz n'est pas approprié pour devenir une menace coutumière, un moyen d'intimidation

Einschüchterungsmittel oder Moralkeule oder auch nur Pflichtübung. Was durch solche Ritualisierung zustande kommt, ist von der Qualität des Lippengebets. Aber in welchen Verdacht gerät man, wenn man sagt, die Deutschen seien jetzt ein normales Volk, eine gewöhnliche Gesellschaft? [...]
(Ergebnis der philosophischen Hilfe :) Ein gutes Gewissen ist keins. Mit seinem Gewissen ist jeder allein. Öffentliche Gewissensakte sind deshalb in der Gefahr symbolisch zu werden. Und nichts ist dem Gewissen fremder als Symbolik, wie gut sie auch gemeint sei. Diese « durchgängige Zurückgezogenheit in sich selbst » ist nicht repräsentierbar. Sie muß « innerliche Einsamkeit » bleiben. Es kann keiner vom anderen verlangen, was er gern hätte, der aber nicht geben will. [...]

Das ist Gewissensfreiheit, die ich meine. Das Gewissen, sich selbst überlassen, produziert noch Schein genug. (Öffentlich gefordert, regiert nur der Schein.) Birgt und verbirgt nicht jeder ein innerstes, auf Selbstachtungsproduktion angelegtes Spielkabinett? (Ist nicht jeder eine Anstalt zur Lizenzierung der unvereinbarsten Widersprüche?) Ist nicht jeder ein Fließband der unendlichen Lüge-Wahrheit-Dialektik? Nicht jeder ein von Eitelkeiten dirigier-

utilisable à tout moment ou une morale qu'on brandit comme une massue, voire un passage obligé, un exercice de routine. Une telle ritualisation génère une sorte de prière marmonnée du bout des lèvres. Mais on se rend suspect à dire que les Allemands sont aujourd'hui un peuple normal, une société comme tant d'autres ! [...]

La bonne conscience n'est pas la conscience. Chacun est seul avec sa conscience. C'est pourquoi les gestes publics qui illustrent la conscience courent le risque de tomber dans le domaine du symbolique. Or rien n'est plus étranger à la conscience que le symbolique, quand bien même les intentions qui le sous-tendent seraient les meilleures. On ne peut représenter ce « *repli perpétuel sur soi* ». Il demeure forcément une « *solitude intérieure* ». Personne ne peut exiger de l'autre ce qu'il aimerait si l'autre ne veut pas le donner. [...]
Le propos qui est le mien, c'est la liberté de conscience. La conscience, laissée à elle-même, génère suffisamment d'attitudes de façade. Chacun ne cache-t-il pas, plus ou moins volontairement, un monde intérieur, qui permet d'entretenir l'estime de soi ? Chacun ne s'inscrit-il pas dans une dialectique sans fin entre mensonge et vérité ? N'est-il pas un militant de la conscience mêlé pas de petites vanités ? Ou est-ce déjà une généralisation exagérée de ma part, une quête pour trou-

ter Gewissenskämpfer? Oder verallgemeinere ich mich schon zu sehr, um eigener Schwäche Gesellschaft zu verschaffen? Die Frage kann ich doch nicht weglassen : Wäre die Öffentlichkeit ärmer oder gewissensverrohter, wenn Dichter und Denker nicht als Gewissenswarte der Nation aufträten?

ver de la compagnie à ma propre faiblesse? Je ne peux occulter cette question : le débat public serait-il vraiment plus pauvre ou plus fruste sur le plan de la conscience morale si certains écrivains ou intellectuels ne s'éri-geaient plus en censeurs moraux de la nation?

ANNEXE 2

Comparaison entre les expressions citées par les journalistes et commentateurs allemands et les expressions citées la presse française

Dans la colonne «presse allemande» figurent les mots et expressions extraits du discours de Martin Walser et présentés entre guillemets, comme des citations. Certains mots correspondant à des concepts centraux du discours comme *Gewissen* – conscience, *Gedenken* – commémoration ou *Schuld* – faute, relevés dans les articles, n'étaient pas entre guillemets et ne figurent pas dans ce tableau. D'autres expressions étaient partiellement remaniées, comme lorsqu'un substantif visiblement emprunté à Walser était accompagné d'un complément explicatif. Dans ce cas, le mot cité ne figurait généralement pas entre guillemets.

Dans la colonne «presse française» figurent les mots et expressions correspondants et présentés comme des citations dans les articles (présence de guillemets). Lorsque le mot cité peut difficilement être privé de son contexte immédiat, le groupe nominal entier a été repris. Les autres mots et expressions du discours cités ne figurent pas dans le tableau. Les équivalences proposées par la traduction du large extrait du discours publié par *Courrier International* ne sont pas reprises ici.

PRESSE ALLEMANDE

- Banalität des Guten
- Betroffenheit
- Dauerpräsentation (unserer Schande)

PRESSE FRANÇAISE

«présentation incessante» de la
«honte» (*Courrier International*)

- Fußballfeldgroßer Alptraum Cauchemar en béton à la dimension d'un terrain de football
Cauchemar bétonisé de la taille d'un stade de football
- Instrumentalisierung unserer Schande Exploitation à tout propos et hors de propos d'Auschwitz (*Courrier International*)
Instrumentalisation d'Auschwitz à des fins présentes (Baier)
«instrumentalisation» de la mémoire
«instrumentalisation» d'Auschwitz (*Courrier International*)
- Meinungssoldaten, die mit vorgehaltener
Moralpistole den Schriftsteller in den
Meinungsdienst nötigen
- Moralkeule massue morale (Baier, Gerlach, Robin)
morale assénée à coup de massue (courrier International)
- Normalität Nouvelle «normalité» allemande (Courrier International)
Normalité (Vernet)
- Ritualisierte Lippenbekenntnisse
- Schande notre opprobre (Baier)
- wegschauen